



ISSN-1146.075

ARCH ' ECHOS

BULLETIN DE L'ASSOCIATION
POUR LA RECHERCHE SUR CHAVILLE,
SON HISTOIRE ET SES ENVIRONS

SEPTEMBRE 1990 N° 2



ARCHE

ASSOCIATION POUR LA RECHERCHE SUR CHAVILLE, SON HISTOIRE ET SES ENVIRONS

Siège Social : Mairie de Chaville

1456 Avenue Roger Salengro - 92370 CHAVILLE

tél. 47 09 96 19

Président fondateur :	M. Marcel HOULIER
Premier Vice-Président :	M. Louis LE SAEC
Second Vice-Président :	M. François SCHLUMBERGER
Secrétaire-Archiviste :	Melle Véronique BONTEMPS
Trésorière :	Melle Claudine WAGNER

LISTE DES COMMISSIONS

1 ère Commission : de la Préhistoire jusqu'en 900	M. LE SAEC
2ème Commission : de l'an 901 jusqu'à 1800	M. SCHLUMBERGER
3ème Commission : de 1801 jusqu'à 1900	M. LESCOT
4ème Commission : de 1901 à nos jours	M. BOUAN
5ème Commission : Recherches généalogiques et démographiques	M. PELTIER
6ème Commission : Etude de publications	M. HOULIER

COMMENT JOINDRE LES RESPONSABLES

Melle Véronique BONTEMPS	Mairie	CHAVILLE 47 09 96 19
M. Louis BOUAN	38 Rue du Père Komitas	CHAVILLE 47 09 20 40
M. Marcel HOULIER	Mairie	CHAVILLE 47 09 96 19
M. Louis LE SAEC	6 Rue du Château	CHAVILLE 47 50 00 85
M. Pierre LESCOT	10 Rue du Lac	CHAVILLE 47 50 32 40
M. Jacques PELTIER	25 Rue du Coteau	CHAVILLE 47 50 42 01
M. François SCHLUMBERGER	16 Rue Emile Zola	CHAVILLE 47 50 40 08
Melle Claudine WAGNER	9 Rue de Jouy	CHAVILLE 47 50 27 59

SOMMAIRE

- Editorial du Président et compte rendu de l'Assemblée Générale de l'Association Page 3
- Il était une fois le Doisu... présentation de l'exposition réalisée par l'ARCHE Page 5
au Centre Commercial des Créneaux du 7 au 15 Octobre 1989

En couverture, la carte des Chasses du Roi achevée en 1807, où l'on discerne en losange, l'enceinte du Château de Chaville construit en 1766 par Louis XV.

Directeur de la Publication : Marcel HOULIER
1456 avenue Roger Salengro - 92370 CHAVILLE
Téléphone : 47 09 96 19 - Télécopieur : 47 50 29 84
Dépôt légal : 1er trimestre 1990

LE MOULIN, LE VIN, ET LE TRAIN

L'an passé, pour les Fêtes d'Automne, l'ARCHE avait apporté son concours, comme d'habitude, en présentant, en Octobre, une intéressante exposition sur l'un des plus vieux quartiers de Chaville. Bon nombre des plus anciens chavillois avaient retrouvé, non sans une pointe d'émotion, les souvenirs de leur prime jeunesse dans cette pittoresque "cour du Doisu" que j'ai moi-même bien connue. (j'y reconduisais Mme Petit, repasseuse de son métier, qui venait seconder mon épouse lorsque nos enfants étaient en bas âge).

L'initiative de cette exposition que les commerçants du Centre des Créneaux avaient bien voulu accueillir, revenait à un "enfant du Doisu", Bernard Cloix, fidèle et actif adhérent de l'ARCHE ; je le félicite ici pour l'excellent travail de recherche qu'il a effectué, en complément de tout ce qu'il possédait déjà -ainsi que sa famille- sur le Doisu. Je remercie aussi un artiste chavillois du Doisu, Marcel Julien, qui a offert à la ville une très belle encre de chine représentant le carrefour du Doisu.

Ce bulletin est consacré à ce quartier qui est riche d'un passé de cinq siècles ; le Doisu, quartier du Moulin puis des blanchisseurs, fût aussi planté de vignes. Chaville, pays Vinicole ? Pourquoi pas ! Elle le fut et le redevient. Certes, soyons modestes ; mais les 500 pieds de Gamay que j'avais fait planter il y a 2 ans nous ferons revivre, dans 2 ou 3 semaines, pour la première fois depuis très longtemps, les vendanges à Chaville. Je ne manquerai pas, dans ma fonction de Maire, de publier le "ban des Vendanges" comme mes prédécesseurs le faisaient, au cours des siècles précédents.

En 1989 l'Arche avait célébré le 150ème anniversaire de la construction de la ligne de chemin de fer Rive droite. Cette année c'est la ligne Rive gauche qui sera fêtée, à l'initiative de la Société des Amis de Meudon.

Paris, Vanves, Clamart, Chaville, Viroflay et Versailles seront associées à ces manifestations du 150ème anniversaire de l'ouverture de la ligne Paris Versailles. Le dimanche 7 octobre notamment, à la Gare Montparnasse de Chaville, la Ville et l'ARCHE inaugureront une exposition rétrospective. Y seront également présentées des maquettes, aimablement mis à notre disposition par la SNCF, mais aussi par M. Juishomme maquettiste chavillois passionné, qui nous confiera deux spécimens de ses très intéressantes réalisations ferroviaires.

Ainsi va le train-train chavillois de l'ARCHE....

Ainsi va le train-train chavillois de l'ARCHE....

Marcel HOULIER
Président de l'ARCHE

4.

Assemblée Générale de l'ARCHE

Tenue le 13 Mars 1990 sous la Présidence de Marcel HOULIER,

Le Président ouvre la réunion en saluant la présence de plus de 100 personnes, venues participer à cette Assemblée annuelle.

Le Président rappelle les réunions informelles bimestrielles tenues régulièrement qui permettent l'échange d'informations, et il salue la naissance d'ARCH'ECHOS qui sera un lien supplémentaire entre les adhérents, et qui fera encore mieux connaître l'ARCHE.

Le Premier Vice-Président Louis Le Saec présente le rapport d'activités et rend compte du travail des commissions :

. **La Préhistoire** (Commission N° 1) Louis Le Saec est lui-même président de cette Commission. Il est extrêmement vigilant dès qu'il a connaissance de l'ouverture d'un chantier. L'opération Fontaine Henri IV a été l'occasion de découvrir des caves voutées intéressantes à l'emplacement de l'ancienne école des Capucines.

. **L'époque du Deuxième Millénaire** couverte par les Commissions 2 et 3 que président François Schlumberger et Pierre Lescot a donné lieu à l'exposition sur le 150ème anniversaire de la création de la ligne de chemin de fer Rive droite alors que la municipalité saisissait cette occasion pour faire baptiser l'une des motrices de la ligne Paris St Lazare Versailles du nom de Chaville et pour faire apposer sur cette motrice un magnifique écusson aux armes de la ville.

. **L'époque "contemporaine"** dont la commission, animée par Louis Bouan, a participé au montage de l'exposition sur le Doisu ; la commission poursuit en liaison avec les Archives Municipales et des collectionneurs privés l'inventaire des cartes postales et la mise en place d'un fichier informatisé. Cette commission a également apporté son concours à la réalisation, en Décembre 1989, d'une exposition de Cartes Postales, à la papèterie IL.

D'autre part une intéressante randonnée commentée par Louis Le Saec, Jacques Peltier et Pierre Lescot sur la Grand'Rue (maintenant Avenue Salengro) depuis Sevres jusqu'au Doisu a rassemblé une vingtaine d'Archers. (La seconde partie, du Doisu jusqu'à Viroflay a donné lieu à une randonnée en Juin 1990.)

Enfin **La Recherche généalogique et démographique** se poursuit sous la direction de Jacques Peltier par la reconstitution des familles, au moyen des fiches de couples qui ont été réalisées par la Commission, pour la période de 1667 à 1815. Parallèlement le recensement des métiers se poursuit.

M. Le Saec rappelle aussi la très intéressante conférence de M. Louis Marquet en Octobre 1989 sur "la création du système métrique dans la tourmente révolutionnaire."

L'Assemblée procède enfin au renouvellement statuaire du tiers des membres du Conseil d'Administration et fixe, après avoir approuvé les comptes de l'année 1989 et voté le budget 1990, le montant de la cotisation annuelle à

du Conseil d'Administration et fixe, après avoir approuvé les comptes de l'année 1989 et voté le budget 1990, le montant de la cotisation annuelle à 50 F, cotisation qui comprend le service du bulletin ARCH'ECHOS.

5.

IL ETAIT UNE FOIS LE DOISU

Le Doisu est un ancien quartier délimité par l'avenue Roger Salengro (ancienne grande rue), la rue de la Passerelle et la rue dite l'Etang St Denis, la rue du Gros Chêne et une ligne rejoignant approximativement le "chêne de la Vierge" au carrefour du Puits sans Vin. En 1970, il se réduit à la Cour Doisu, et au début de la rue de Stalingrad. Plus de nom de Doisu, sauf dans le nom de l'une des tours que domine la ligne de chemin de fer, rive gauche. Le quartier était traversé par le Ru de Marivel, ce qui explique l'implantation de nombreux blanchisseurs.

Si le Doisu m'était conté...

Il était une fois un moulin appelé Doizil, dont la roue de bois, mue pas les eaux de Marivel et de Morval, faisait de bonne farine dans le grincement des meules et la chanson du courant. C'était un petit moulin qui tournait pour un petit nombre de feux. Le meunier travaillait bravement, sans trop se soucier du rendement, il cultivait aussi sa vigne alentour. La farine était assez blanche, le vin était gouleyant, mais tout cela faisait peu d'abondance, on vivait chichement et le denier du seigneur était maigre.

Aussi le seigneur décida-t-il, un beau jour, de vendre le Doizil.

C'est là que la légende devient histoire.

Le moyen âge

Le premier texte connu sur le Doisu concerne sa vente en 1322, par le seigneur de Chaville à un certain Loys de Chaillau. Auparavant il n'avait pas d'histoire propre qui nous soit connue, mais, sur la quinzaine d'hectares (36 arpents) qui s'étendait du carrefour actuel du Puits-sans-Vin jusqu'à la rue de la passerelle, il y avait un four et un moulin où les habitants étaient tenus de moudre leur grain et cuire leur pain. Le nouveau seigneur du lieu devenait titulaire de la banne, c'est à dire du droit exclusif de la mouture et de la cuisson, sous peine de confiscation des farines moulues ou cuites ailleurs. Le moulin et les terres attenantes pouvaient bien entendu être loués, mais le nom même du moulin, appelé alors Doizil (ce qui, en vieux français signifie "fausset de tonneau" et par extension robinet) semble indiquer qu'une partie au moins, était plantée de vignes. Des vignes sont d'ailleurs nommément citées dans l'acte de 1322 comme jouxtant les terres vendues.

M. Pierre Lescot, qui a publié ces renseignements dans son ouvrage sur "Chaville, des origines à 1596", nous apprend ensuite comment le Doisu passe aux mains de Perrin Poteau puis à Jean Viel, à Jean Lasne et à Guillaume de St Morisse. Quand celui-ci prend possession du Doisu avec sa femme Philipotte Froidenisse, en 1419 le moulin est en ruines. Après, nous dit encore M. Lescot, le Doisu est acheté en 1438 avec les autres terres de Chaville par Jehan Bureau, Conseiller de Charles VII. La famille Bureau restera en possession du Doisu jusqu'à la fin du XVème siècle.

La renaissance

C'est à Henry de Livres ou plutôt à sa femme Jeanne de Longueil (1) qu'échoit le Doisu en 1500. Ce quartier est revendu quelques années plus tard à Nicolas Hennequin dont la famille restera maîtresse des lieux pendant

(1) Henri de Livres était surtout seigneur de Sèvres ; la pierre tombale du couple a été retrouvée par la Société d'Histoire et d'Archéologie de Sèvres lors de la restauration de l'Eglise St Romain, cette pierre tombale est exposée maintenant à droite de la nef.

6.

plus de 70 ans. Après les Hennequin, le Doisu échoit en 1580 à Claude Leclerc qui s'alliera bientôt à la famille de Simon de Vigny, le nouveau seigneur de Chaville. Entre temps, des démêlés surgissent entre celui-ci et un certain Michel Le Tellier (grand père du chancelier) dont l'ambition et l'esprit procédurier finiront par triompher. C'est ce Michel Le Tellier qui autorise Claude Leclerc en 1588 à reconstruire le moulin.

Le grand siècle

En 1596 le Doisu est en la possession des Le Tellier avec les terres et seigneurie de Chaville. Les descendants de Michel Le Tellier, premier du nom, restent propriétaires indivis de l'ensemble mais, en 1651, les cousins du chancelier lui rétrocèdent leur part ("un quart et demi") en se réservant le Doisu qui retrouve alors sa qualité de fief distinct. A noter que l'acte de 1651 mentionne expressément dans cette réserve le passage des eaux de la fontaine qui fournira, 175 ans plus tard l'objet d'un procès quand la propriété sera morcelée.

Les cousins Le Tellier restent seigneurs du Doisu pendant plus de 30 ans, mais à la suite de décès, décident en 1686, de le vendre à un officier de Mme La Dauphine, en fait son blanchisseur attitré, Jacques Vaultier. C'est sans doute le premier blanchisseur du Doisu. Quand celui-ci devient maître et seigneur, le Doisu comprend une "maison seigneuriale" couverte en tuiles, un enclos de 2 hectares fermé de murs et d'une grille, divers bâtiments qui confirment la vocation viticole du lieu (en particulier le "fouloir où il y a deux cuves", "le pressoir garni de tous ses ustensiles" et le logement du vigneron) et plusieurs pièces de terres, prés, vignes et friches, le tout couvrant les mêmes quinze hectares de 1322. Il n'y a plus de moulin mais un bassin d'agrément qu'on retrouve sur les cartes ultérieures, alimenté par les ruisseaux de Marivel et de Morval.

Le XVIIIème siècle

Jacques Vaultier meurt en 1705 sans enfant, son héritage revient à une lointaine cousine de Normandie (près de Mortain), d'autant moins soucieuse de conserver ce bien qu'il y a des dettes à régler. Aussi le Doisu est-il revendu dès 1709 à Charles-Arnault de Forgeron dont plus tard, la veuve, Catherine Demarius deviendra la "dame du Doisu" et y mourra en 1753. Jusqu'à l'Empire, le Doisu restera dans la famille, mais les propriétaires n'habiteront plus sur place. Le dernier représentant, Henri Coqueret, peintre du cabinet du Roi avant la Révolution devenu veuf de la petite fille de Charles-Arnault de Forgeron vendra la terre de Doisu au pépiniériste Gouillet.

Au cours de l'ancien régime, la valeur du Doisu a sensiblement varié : de 100 livres parisis de 1322, elle n'est plus que de 20 livres tournois à la fin du XVIIIème siècle. Après la vente de la terre de Doisu, sa valeur a considérablement diminué.

au cours de l'ancien régime, la valeur du Doisu est d'environ 200 livres parisis de 1322, elle n'est plus que de 20 livres tournois à la fin du XIV^e siècle (mais la ruine du moulin en a considérablement diminué le revenu). On trouve le prix de 14 500 livres en 1686 (14 000 en 1709) qui témoigne d'une augmentation apparemment très forte en trois siècles et mesure aussi bien la revalorisation de la terre que la dépréciation de la monnaie. La chronologie des maîtres de l'ancien Doisu montre que pendant près de 5 siècles, cinq familles ont marqué principalement ce domaine : Chaillau, Bureau, Hennequin, Le Tellier et Forgeron. Bien sur, d'autres familles ont vécu au Doisu, d'ailleurs peu nombreuses ; c'étaient des fermiers, des vigneron, des jardiniers. Mais, à partir de la Révolution, l'ancien enclos s'entoure de bâtiments, devient la cour de Doisu et se peuple de blanchisseurs.

7.

Les débuts du XIX^e siècle

Au début de l'Empire, Julien Gouillet, pépiniériste venu des environs de Couterne (Normandie), acquiert donc le Doisu avec ses terres et sa cour carrée, où le long d'un côté, s'étend un grand lavoir qui sert aussi d'abreuvoir, et qui s'alimente par un conduit venant de la fontaine.

Gouillet marie sa fille en 1811, à un épicier originaire lui aussi de Normandie puis revend le Doisu en 1819 à Hérode de Maisonneuve qui fait de l'ancienne "maison seigneuriale" sa résidence secondaire et revend bien vite au pépiniériste Dumoutier le terrain qui s'étend du Puits Sans Vin à la cour Doisu (y compris la fontaine) ainsi qu'une maison située au coin de la cour, non loin de la grille. On se rappellera que depuis très longtemps le possesseur de la fontaine devait assurer le passage des eaux à la maison du Doisu, il avait donc la charge d'entretenir les caniveaux d'amenée aux lavoirs ; d'où procès en 1826, ce qui nous vaut le plan dressé pour l'expertise du litige.

Deux ans plus tard, après la mort de de Maisonneuve (qui avait entre temps, cédé l'ancienne maison seigneuriale au ménage Colombin-Colin), ses enfants décident de vendre en plusieurs lots les bâtiments de la cour et les terrains situés entre celle-ci et le chemin (actuellement rue) de l'étang St Denis. D'où un nouveau plan de géomètre, daté de 1828.

A travers ces avatars, les multiples ventes de parcelles, le passage du chemin de fer qui l'isolera de la forêt, les épidémies, les inondations du XIX^e siècle, la cour du Doisu conservera son caractère et son identité pendant plus de 150 ans jusqu'à la rénovation de ce quartier.

Les blanchisseurs

Retrouvons ces blanchisseurs qui habitent le Doisu : leur industrie fonctionne grâce au ru de Marivel dont on a vu le tracé sur les cartes du début du XIX^e siècle, partant de Versailles pour se jeter au pont de Sèvres. Par suite de l'infection de ses eaux et des nombreuses plaintes qui en résultent, des règlements sont pris pour protéger la qualité des eaux du ru. En 1800 le préfet prend des mesures pour surveiller les lavoirs qui se sont installés le long des berges et régler le débit de leurs vannes : la levée des vannes est prévue du quatrième jour de la décade du calendrier révolutionnaire au soir au 5^e jour au matin, et du 9^e jour de la décade au soir, au 1^{er} jour de la décade suivante au matin, ceci pour nettoyer les lavoirs. Le curage se fait tous les ans par les riverains depuis l'aval. En 1808, une délibération du Conseil Municipal nous apprend que le curage a coûté 100 F, dont 50, payé par les blanchisseurs, 25 par Gouillet, propriétaire à Doisu et 25, par 2 jardiniers locataires au Doisu. Une tranchée est faite pour détourner l'eau et permettre d'enlever la vase. Le curage se poursuit jusqu'à la fin du XIX^e siècle. Des commissaires sont nommés parmi les blanchisseurs pour inspecter

permettre d'enlever la vase. Le curage se poursuit jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle. Des commissaires sont nommés parmi les blanchisseurs pour inspecter les lavoirs toutes les semaines, les vannes sont visitées. Les noms, prénoms des propriétaires sont marqués, ainsi que la hauteur des vannes installées. Des contraventions sont dressées par le garde champêtre : en 1840, Nicolas Alexis Toutan commence "sa tournée par la Pointe de Chaville, où tout était en état, à Doisu, il fait procès-verbal à sieur René Fournier pour son lavoir, au sieur Firly idem et insulte envers MM. les Commissaires..., au sieur Paulet pour réparations urgentes à son ruisseau ordonnées par M. le Préfet en 1808..., au sieur Goupy, blanchisseur et propriétaire pour n'avoir pas vidé son lavoir aux heures voulues..., au sieur Cheradame pour (non) entretien des murs de son ruisseau qui sont dans un état déplorable... depuis 3 années il n'a rien fait..."

Un garde rivière est chargé de faire respecter tous ces règlements. Les conditions requises pour cet emploi sont sévères : il faut qu'il soit "homme

8.

d'ordre, consciencieux, qu'il puisse juger, apprécier les délits, dresser les contraventions, indiquer les travaux à faire et contrôler..." Ces fonctions sont gratuites et souvent pénibles.

D'autres règlements sont pris en 1810, 1812 (arrêtés préfectoraux) supprimant les latrines sur le ru. En Conseil Municipal, le 28 Août 1838 la levée des vannes est décidée pour le samedi à 7 heures le soir. Celles-ci sont abaissées le dimanche à 7 heures du matin. Le curage est fait du 15 Septembre au 10 Octobre. En 1853, le préfet interdit le déversement des eaux usées dans le ru. En 1834 on réglemente les travaux de consolidation et d'élargissement des berges. En 1855, le voutement du ru est décidé, le projet verra le jour à partir de 1857-1867 jusqu'à la fin du XIX^{ème} siècle.

Les blanchisseurs sont nombreux au Doisu à la fin du siècle dernier : nous les avons retrouvés au travers des listes de population conservées aux Archives Départementales des Hauts-de-Seine depuis 1848 : en 1891, ils sont 93, en 1896, 83. Le chiffre baisse en 1901 à 63 ; ils font vivre une multitude de personnes qui travaillent comme lingères, laveuses, repasseuses, couturières... Mais les blanchisseurs ne sont pas les seuls habitants du Doisu, d'autres sont journaliers, commerçants en vin, tonneliers, épiciers, boulangers, artisans (maçons, menuisiers ou serruriers), ou encore domestiques et employés. Les blanchisseurs, les plus nombreux au Doisu, travaillent en famille aidés d'ouvriers et de repasseuses qui travaillent pour 2 à 3 patrons. La blanchisserie compte 10 à 15 personnes, hommes comme femmes, adultes comme enfants. Les hommes s'occupent surtout des travaux mécaniques (réparer les machines) et du travail au lavoir, les femmes du repassage. Le patron et la patronne commandent à toute l'entreprise.

Les blanchisseries sont de simples maisons aux greniers à claire voie où l'on met le linge à sécher en cas de mauvais temps. La maison Langlois, prise en photo avant la rénovation urbaine, conserve sa grande cheminée pour la chaudière. Une carte postale, prise depuis la rive gauche, vers la grande rue nous montre ces maisons de blanchisseurs, avec la cour Doisu à l'extrême droite, le bas de la rue Doisu plus à gauche (on reconnaîtra le réverbère fixé au mur près de l'impasse de la communauté), et la grande rue qui fait un coude vers Sèvres. Tout autour des cordes sont installées dans les jardins pour sécher le linge par beau temps.

Le travail des blanchisseurs

La semaine débute avec la prise en charge du linge sale chez les clients et par la livraison du linge propre. On trie ensuite par catégories et selon le degré de saleté du linge, le moins sale est savonné, le plus sale est mis à la lessive. Le matériel est simple : une chaudière en fonte, des grande et petite cuivres

de saleté du linge, le moins sale est savonné, le plus sale est mis à la lessive. Le matériel est simple : une chaudière en fonte, des grands et petits cuiviers, des madriers pour battre le linge, des battoirs en bois, des seaux et des brouettes pour étendre le linge, un poêle en brique, des grandes tables avec des tréteaux pour le repassage et le pliage ainsi que des fers à repasser. Le linge est mis dans les cuiviers avec de la cendre (puis de la lessive) et passé dans les barbottes où il est ébouillanté. On l'étend par la suite, on le sèche, on le plie. Le repassage est l'affaire des femmes, sur leurs tables recouvertes de molletons, elles testent à la joue la bonne chaleur de leur fer. Certaines sont spécialisées dans le repassage des bonnets ou du linge délicat. Toutes utilisent le goupillon pour enlever les faux plis. Les draps sont repassés au cylindre. Le linge est classé puis livré en paquets avec la voiture à cheval.

Les conditions de travail sont difficiles, les locaux, insalubres. Les blanchisseurs et blanchisseuses vivent debout, dans la chaleur et l'humidité, de 7 h le matin à 11 h le soir. Il n'y a pas de congés payés avant 1936, mais les jours de fêtes, on oublie ces dures conditions. On oublie les difficultés quotidiennes et celles plus exceptionnelles, créées par le choléra et les

9.

inondations, par le morcellement des propriétés en 1838-1840 avec le passage du chemin de fer rive gauche.

Le chemin de fer

Dès 1837, il morcelle les propriétés des blanchisseurs du Doisu. Le projet prévoit que le chemin du Gros Chêne sera supprimé et qu'un pont de 60 mètres et un aqueduc seront construits. Les blanchisseurs se plaignent de la suppression du chemin du Gros Chêne et de celui de l'étang St Denis, car tous deux mènent aux étendoirs et relient le Doisu au petit Chaville. Ils signalent aussi que les travaux de construction de la ligne risquent de faire disparaître les sources qui alimentent les lavoirs. Le 31 décembre 1837, le Conseil Municipal demande la modification du tracé au-dessus du val Doisu, du petit au haut Chaville par les bois. Mais cette demande n'est pas retenue par la compagnie parce qu'elle entraîne un excédent de dépenses. Dans le projet retenu, le chemin de l'étang St Denis est conservé. Les travaux de construction amènent de nouvelles plaintes des blanchisseurs : les eaux et le sable envahissent les maisons, les eaux de blanchissage sont polluées. Le 12 Novembre 1840, la Municipalité établit un rapport statistique sur les réparations à effectuer dans les rues du Doisu : les blanchisseurs sont inondés par un torrent de boue, les fondations minées par les eaux.

Le 13 Février 1844, un éboulement de remblai se produit sur le chemin du Gros Chêne. Les blanchisseurs ne peuvent plus aller à leurs étendoirs.

Le choléra

Autre péril pour les habitants du quartier et plus particulièrement les blanchisseurs, le choléra s'abat sur Chaville le 5 Avril 1832 chez Jacques Dupont et Victoire Roquin. Il a été apporté par un certain Jacques Guinan sorti du Val de Grace et venu voir son frère à Chaville. Sur les 1325 habitants de Chaville, 70 sont atteints, dont 29 décès. L'épidémie se propage le long du ru qui charrie une boue infecte. Des mesures sont prises sous forme d'affiches où l'on peut lire par exemple "éviter les pieds nus sur les carreaux" ou "s'abstenir de dormir les croisées ouvertes". Les remèdes sont variés, souvent inutiles, comme des vomitifs, des sangsues. Des familles sont dans le dénuement le plus complet et les indigents reçoivent des secours de la commune en vivres et médicaments. Le choléra réapparaît en 1849 et 1854 (29 décès dont 5 blanchisseurs).

Le travail des blanchisseurs est troublé aussi par la sécheresse et les inondations. En août 1832, les deux fontaines du Doisu sont asséchées. A

Le travail des blanchisseurs est troublé aussi par la sécheresse et les inondations. En août 1832, les deux fontaines du Doisu sont asséchées. A chaque orage, les eaux et le sable entrent dans les propriétés.

Les fêtes

Elles sont l'occasion pour les habitants du Doisu de se retrouver et de se réjouir : en particulier, la fête de la mi-carême, fête corporative des blanchisseurs, avec un défilé de chars fleuris où trônait une reine élue pour la circonstance.

Pendant la fête de Chaville, des ballons étaient lâchés. Le 15 Août 1905, le lâcher de ballons a lieu à l'emplacement actuel de la résidence Albert 1er. Des cartes postales et des photos sont prises depuis la plate forme qui supporte aujourd'hui l'église Notre-Dame-de-Lourdes et le marché couvert.

Les fêtes religieuses animent aussi le Doisu, comme le pèlerinage au Chêne du Doisu créé en 1869 par l'abbé Blondeau de la paroisse de Notre Dame de Plaisance à Paris dans le XIVème arrondissement. La statue de la vierge est placée dans une niche de pierre, une palissade érigée en 1883 entoure l'arbre, des fleurs et des ex-votos ornent le tronc. Le pèlerinage avait lieu le 15 Août,

10.

avec une procession solennelle. Ce chêne plusieurs fois centenaire, de 5 mètres de circonférence et 30 mètres de haut a été abattu et un autre arbre sur la même parcelle a été choisi pour recevoir la statuette actuelle qui est l'oeuvre d'un artiste chavillois.

Nous arrivons au XXème siècle

Le tramway, ligne Louvre-Versailles nous arrête au tournant du Doisu. A droite, au coin de la grande rue, le café-tabac où l'on peut jouer au billard et trouver des journaux. Sur le pignon de la maison d'à côté, on distingue la plaque émaillée du Petit Parisien que beaucoup ont connu avant la guerre de 1939 "le plus fort tirage des journaux du monde entier". Au côté gauche de la rue, un autre café paraît moins fréquenté. Son enseigne "au retour d'Italie" évoque le Second Empire, son mur porte l'annonce de la pharmacie Bidaux, située plus bas, à l'ancien numéro 67 dans l'immeuble Vincent (elle subsistera jusqu'à la rénovation du quartier en 1971 sous le nom de Bruyet-Laporte). En descendant la rue Doisu, nous voyons la villa des Postillons en bordure de forêt, au delà de la ligne de chemin de fer. A droite un séchoir de blanchisseur. A l'entrée de la cour, nous voici devant une grande grille solidement ancrée à deux piliers que nous savons être très anciens. Encore un café qui se nomme plus modestement buvette mais s'enorgueillit d'un billard. A travers la grille, les séchoirs des blanchisseurs. A gauche, une petite ruelle, l'impasse de la Communauté dessert quelques maisons. A droite, la rue de la Fontaine mène à l'ancienne fontaine.

Dans la cour vivent des blanchisseurs comme les Dufeutrelle, les Descoins et les Chollin à la rénovation. Un café celui de la maison Prat, à l'enseigne de la "Fontaine Henry IV", avec une entrée sur des "jardins et bosquets", reçoit les réunions de famille ou d'amis. Il subsiste jusqu'à la rénovation urbaine sous la même enseigne mais sous le nom de Hulin.

La guerre de 1914

Au Doisu les morts comptent pour 5,8 % de la population de 1911 (contre 4,2 % pour l'ensemble de Chaville).

En 1939, une autre guerre survient, avec l'occupation et la résistance dont on a peu de traces: c'est tout juste si l'on sait qu'un aviateur abattu en Bretagne

En 1939, une autre guerre survient, avec l'occupation et la résistance dont on a peu de traces: c'est tout juste si l'on sait qu'un aviateur abattu en Bretagne par les allemands a été recueilli dans le quartier avant de retourner en Angleterre... A la reconquête de 1944, Albert Héry, un "enfant du Doisu", s'engage, il est tué en Alsace. Une photo le montre avant son départ, en uniforme américain. Son père est là, en casquette, assis sur le bord de l'ancien lavoir situé dans la cour et qui avait jadis fourni matière à procès... Sur une autre photo, on le voit entouré de ses amis près de la grille de la cour. Une plaque commémorative est posée en 1954 sur sa maison natale. Après la destruction de la cour, devenue "Cour Albert Héry", cette plaque sera remplacée par une stèle érigée en 1974.

Le déclin économique de la blanchisserie causé par l'équipement mécanique des foyers (les blanchisseurs ne sont plus qu'une dizaine) et surtout l'insalubrité de nombreuses maisons mal entretenues ont entraîné la rénovation du quartier. Le Doisu et sa cour n'existent plus, mais la superposition des plans avant et après la rénovation permet de retrouver le tracé des lieux qui ont disparu.

Le Doisu n'est plus que souvenirs. Les textes les plus anciens, comme les photographies plus récentes sont des témoins de son histoire. Témoins aussi les anciens qui gardent le souvenir du quartier disparu. Témoins aussi ces enfants qui ont composé des poèmes à partir des photographies de ce qu'il restait du Doisu d'autrefois en 1974.

11.

LA FONTAINE HENRI IV

Poème de Sylvie BALLAS

Les volets jouent avec le vent
Les pierres mal ajustées le font mugir.
C'est l'auberge des temps passés,
Des voyageurs de diligence
Des buveurs de vin blanc,
Des vagabonds sans espérance,
Et des brigands de la malchance.





Le Doisu en 1910. Dessin à la plume de Marcel JULIEN

